

à bas prix, qui sera vendue pour quelques sous aux personnes qui achèteront votre pamphlet en vue de le répandre. Vos Lettres vont donc être jetées comme une paille intellectuelle aux classes populaires de l'Angleterre; mais pensez-vous que le résultat de cette propagande contribue à affaiblir chez vous le principe de l'autorité et à inspirer une vénération plus grande pour les formes monarchiques?

Un parti conservateur, qui s'est en très intelligent et très habile jusqu'en février 1848, a frayé les voies au régime bâtarde et provisoire que subit la France. Au triomphe de quel système travaillait donc les conservateurs anglais de l'école humanitaire? A quelle mission est destiné ce protestantisme conservateur de l'Angleterre, qui s'honore de propager les calomnies les plus outrageantes contre les institutions les plus respectables, les seules qui puissent arrêter la société européenne sur la pente de l'abîme où elle court le danger de s'engloutir!

(A continuer.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 31 SEPTEMBRE, 1851.

PREMIERE PAGE:—Lettre du RIGHT HON. W. E. GLADSTONE, Membre du Parlement Britannique, par JULES GORDON.

FEUILLETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES:—1793—1848. (Seconde partie, 1848.)

Les circonstances d'une nature toute spéciale qui nous font accepter en ce moment la charge de rédacteur des *Mélanges Religieux* ne nous font pas cependant nous dissimuler à nous-mêmes l'étendue de la responsabilité que cette tâche met à notre compte. Notre devoir, sans doute, est de la bien comprendre; mais aussi notre intention est de n'épargner aucun effort qui puisse la rendre, dans toutes ses parties, acceptable à la classe éclairée et nombreuse de lecteurs de l'ordre ecclésiastique et civil, qui, depuis longtemps, accordent à cette publication un patronage aussi libéral de leur part qu'il est flatteur pour elle. L'absence du ci-devant Rédacteur qui, pendant plus de deux années, a présidé à la rédaction des *Mélanges*, nous apprend quelles ressources nous feront défaut, et nous oblige de formuler du moins cette assurance à l'égard des soins que nous voulons apporter à notre travail, qui les exige en même temps de nous.

Nous remercions cordialement ceux de nos confrères qui veulent bien augurer favorablement de nos labeurs; mais leurs éloges nous rappellent que nous n'avons pas fait assez, à leur exemple, pour les mériter.

F. M. DEROUE.

N. B.—Cette feuille, en débutant aujourd'hui dans sa onzième année de carrière, ne se présente pas avec l'intérêt et la variété que les numéros subséquents devront offrir. Des obstacles particuliers ont résisté cette fois à l'accomplissement entier de nos vœux et paralysé, pour ainsi dire, nos intentions.

L'intérêt soutenu des lettres de M. J. Gordon à M. Gladstone nous engage à en continuer la publication. Nous reprenons aussi pour notre feuilleton, la seconde partie des "Deux Républiques."

Notice Nécrologique.

Une mort soudaine, accompagnée de tous les symptômes du choléra, vient de plonger la Communauté des Sœurs de Charité de cette ville, connues sous le nom de "Sœurs de la Providence," dans une affliction bien profonde. Leur Supérieure et Fondatrice, la Rev. Mère Gamelin, est décédée mardi, le 23 Septem-

bre, après douze heures seulement de maladie. Atteinte à quatre heures du matin des premières douleurs, il a fallu, dès huit heures, se hâter de lui administrer les derniers sacrements de l'Eglise. A quatre heures du soir, elle expirait, environnée de ses filles éplorées qui ne pouvaient plus l'assister que de leurs ferventes prières.

Cette vénérable défunte n'était âgée que de 51 ans sept mois et deux jours, étant née à Montréal sur le Tief *La Providence*, le 20 de février 1800. Ses parents étaient plus recommandables par leur probité que par leur fortune. Elle avait au reçu Baptême le nom de Marie Emilie. Les premières années de sa jeunesse furent celles d'une enfant intéressante par sa candeur et sa docilité. Etève de l'Institution des Srs de la Congrégation de N. D. de cette ville, elle se fit sous leurs soins à la piété, et mérita toute l'affection de ces excellentes Institutrices du jeune âge. Entrée dans le monde, elle s'y fit aimer et respecter universellement. Se croyant appelée à contracter une alliance conjugale, elle fixa son choix sur un vertueux célibataire dont le goût conforme au sien, était de secourir le pauvre et d'abriter l'orphelin. Après quelques années d'un heureux ménage, elle vit cet époux chrétien s'éteindre sous le poids de longues et cruelles souffrances. Dieu sait combien les soins assidus et prolongés qu'elle lui donna, combien les pieux encouragements qu'elle lui adressa fréquemment, durent procurer de force et de consolation à cet homme mourant! Cette perte, déjà si sensible, fut bientôt aggravée par une autre non moins douloureuse, celle des deux enfants qu'il lui avait laissés, uniques objets de ses soins maternels. En peu de temps, le même tombeau réunit ces tendres fils à leur père.

Dieu éprouve ceux qu'il aime, et souvent même il prépare, dans les douleurs, les œuvres de sa droite. Humainement inconsolable de tant de privations, la vertueuse veuve Gamelin chercha dans la religion seule le soulagement qu'elle ne pouvait manquer d'en obtenir. Les bonnes œuvres furent dès lors son occupation comme sa distraction journalière. Elle avait perdu toute sa famille; elle la retrouvait dans celle des pauvres, des malades, des invalides de toute espèce. Toute entière à la charité, sans préoccupation et sans respect humain, elle visitait indistinctement le pauvre et le riche. Elle parlait aussi librement à l'un qu'à l'autre des devoirs qu'ils avaient à remplir envers Dieu ou envers le prochain. Selon l'occasion, elle n'épargnait pas plus ses reproches à l'homme opulent qu'un pauvre humble et soumis; tous les deux recevaient également la leçon, et tous les deux ne pouvaient se défendre d'estimer et de respecter la personne amie qui la leur donnait. Son zèle s'exerçait aussi dans les prisons. Combien de fois n'y alla-t-elle pas consoler et instruire les détenus de nos cachots; porter des secours, des provisions aux prisonniers malades? Que ne fit-elle pas pour obtenir des adoucissements de toute sorte à leurs maux. Survenait-il une épidémie, une disette qui pesât particulièrement sur la classe indigente, cette veuve intelligente et charitable allait bientôt à son secours, et les moyens les plus prompts et les plus efficaces ne lui faisaient jamais défaut. On se souvient encore, dans les divers quartiers de la ville et des faubourgs, des salles de refuge qu'elle y ouvrit, des veilles et des jours qu'elle y passa; des dons et des aumônes qu'elle y distribuait; des mille pieuses industries qu'elle employait auprès de ses amis pour alimenter ces diverses institutions, et soutenir ses pauvres bien aimés.

Ce fut par cette vie chrétienne et toute de dévouement, que cette charitable Dame se préparait, sans le savoir, à la grande part que Dieu lui destinait dans l'établissement d'une *Maison de Providence*. Il y avait en effet déjà plus de douze ans que Madame Gamelin s'occupait ainsi des pauvres; qu'elle logeait qu'elle visitait, qu'elle instruisait un grand nombre d'enfants abandonnés, de femmes vieilles et infirmes, d'idiotes, de sourdes-muettes et autres, lorsqu'en 1841, l'Evêque de Montréal, secondé dans ses vues charitables par un des plus généreux citoyens de cette ville, se résolut à donner à son établissement une existence plus régulière, avec plus d'extension et de stabilité. Dès lors se forma le plan de l'*Asile*, aujourd'hui connu sous le nom si vrai de *Maison de Providence*. Or, c'est dans cette admirable fondation que Madame Gamelin, devenue bientôt *Sœur de Charité*, passa les huit dernières années de sa vie, travaillant sans relâche, avec les nombreuses compagnes qui lui arrivaient de toutes parts, à atteindre le but de l'Institution, sous la direction des supérieurs ecclésiastiques et avec le concours bien cordial d'un grand nombre de Dames de la ville.

On sait le reste de l'histoire édifiante et toute palpitante d'intérêt de cette nouvelle communauté, qui compte aujourd'hui 49 Sœurs Professes (la Révérende Mère Gamelin en était la 50e), et qui possède, en outre, cinq *Provinciales* dans le diocèse, une à Laprairie, une autre à la Longue-Pointe, une 3e à Ste. Elizabeth, une 4e à Sorel et une 5e au faubourg Québec. Dans ces diverses maisons, on loge à peu près gratuitement cinq vieillards, trente-six orphelins, 50 personnes du sexe; on y élève 35 orphelins; on instruit 500 petites filles; et, dans tous ces endroits, ainsi qu'à la *Maison-Mère*, un certain nombre de ces bonnes Sœurs de charité sont constamment occupées la nuit et le jour, au service des malades, à la visite des pauvres et aux autres œuvres très-multiples de l'Institution. C'est dans la paroisse, ou mieux à l'humble conclusion de ces grands travaux, qu'elle présidait comme Supérieure, que cette vénérable fondatrice vient de terminer glorieusement sa carrière, la veille d'une des fêtes de la très Ste. Vierge, Notre-Dame de la Mer.

Tout le monde comprend la perte immense que fait cette communauté; mais personne ne saurait exprimer la douleur, la désolation que cette mort inattendue a causée. Non seulement au sein de cette maison en deuil, mais encore dans la cité de Montréal et même au loin dans les campagnes. La vie du juste paraît toujours trop courte, et il semble que les personnes de charité ne devraient jamais mourir.

Nous aurions maintenant à parler des vertus excellentes qui ornent cette âme généreuse et bien née; mais les vertus du cloître sont comme les secrets inviolables de la famille, que la religion et la modestie nous défendent, en quelque sorte, de révéler. Bornons-nous donc à dire: le sacrifice que Madame Gamelin fit en renonçant aux jouissances que lui offrait le monde, pour embrasser les privations de la vie religieuse, nous témoigne assez ce que dut être cette femme incomparable, qui était une véritable Sœur de la charité, avant même qu'elle en portât le nom et l'habit.

Puis, remarquons, en terminant cette trop brève notice, combien est admirable la Providence divine qui a voulu opérer tant de bien, faire de si grandes œuvres, par une seule femme née dans l'obscurité, dénuée de fortune, mais enrichie de la foi et animée de la charité! Grâce soient éternellement rendues à Dieu, l'Auteur de tout don parfait, qui a donné une semblable héroïne à notre ville, un tel exemple à notre siècle!

Les dissidents d'Irlande, particulièrement ceux de Dublin, font journellement œuvre d'opposition violente aux catholiques de cette partie des Trois-Royaumes. On écrit de Dublin, le 3 septembre:

"Les protestants de Dublin ont fait la contre-partie du meeting catholique du 19 août, en se réunissant hier à la Rotonde, sous la présidence de M. Th. Thompson. Les deux résolutions suivantes ont été adoptées:

"Les circonstances, qui ont précédé le dernier meeting catholique romain et les faits qui s'y sont passés prouvent clairement que les romains qui y ont pris part sont des hommes déloyaux et d'ignobles sujets; que la loi actuelle ne nous donne aucune sécurité contre leurs insultes et leurs agressions, et que nous aurions tort de croire nos droits constitutionnels, nos libertés civiles et notre sainte Eglise en sûreté tant que les dissidents romains ne seront pas complètement privés des prérogatives dont ils n'ont pas le droit de jouir."

"Les catholiques de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande (les anglicans s'intitulent catholiques, comme les croyants de l'Eglise de Rome) avaient le droit le plus légitime d'assister au meeting du 19; leur exclusion par la force physique, ainsi que les assauts qu'ils ont dû soutenir en essayant de faire respecter leur droit, sont une infraction à l'ordre et à la propriété; en conséquence, la réunion actuelle déclare que le meeting du 19 est couvert d'une tache indélébile."

"Après l'adoption de ces deux propositions, l'hymne national a été chanté en chœur et le meeting s'est séparé. Une forte troupe d'agents de police stationnait dans le voisinage de la Rotonde et envoyait des patrouilles jusqu'à la Banque d'Irlande."

Nouvelles de Rome.

Exécution d'un soldat du régiment pontifical.—Nouvel attentat de la démagogie.—Les négociations de Turin avec le Saint-Siège et Lord Palmerston.—La fête de l'Assomption à Rome.

Les extraits suivants sont fournis par une lettre de Rome à la date du 20 août.

Le 18 août, un soldat du 2e régiment pontifical, nommé Serafini, a été fusillé à six heures du matin, hors de la porte Portese. Le crime qui l'a conduit au supplice remonte à plusieurs mois. En compagnie de quatre autres soldats, il avait assassiné un de ses camarades. Deux de ses complices ont été condamnés aux galères à perpétuité, et deux à vingt années de la même peine. Le crime avait été commis dans la Romagne; mais la cause avait été portée à Rome en appel. C'est pour cela que l'exécution a eu lieu à Rome.

Il y a à Rome un respectable ecclésiastique, député par la Cour de Parme, pour traiter avec le Saint-Siège certaines questions religieuses, M. le Chanoine Marsolini, moins vénérable encore par son âge que par toutes les qualités qui font les bons prêtres et les hommes d'un commerce aussi sûr qu'agréable. Eh bien! la démagogie n'a pas rougi de mettre sa main barbare sur ce vieillard et de le faire expirer presque sous les coups.

Dans la soirée du mercredi 13 août, M. le chanoine Marsolini rentrait à son domicile, situé rue du Gesù, accompagné de son domestique. Arrivé rue Pied di Marmo, à quelques pas seulement de la maison qu'il habite, il est, à l'improviste, assailli par quatre misérables armés de gros bâtons. Un coup violent, accompagné des injures les plus grossières, le frappe à la tête et l'étend par terre. Son domestique veut se porter à sa défense; il est également terrassé, et ce n'est qu'après avoir accablé de coups leurs deux victimes que ces misérables s'éloignent. Quatre contre un vieillard, contre un prêtre, le soir, au coin d'une rue, c'est véritablement digne de sauvagerie, c'est là un des actes les plus odieux dont la démagogie se soit souillée à Rome dans ces derniers temps!

Il y a de nouveaux motifs de penser que les prétendues négociations de Turin avec le Saint-Siège ne sont pas très-avancées. Le langage de lord Palmerston au Parlement anglais confirme d'ailleurs cette manière de voir. Tant que le ministère persévère de la Grande-Bretagne fera l'éloge du cabinet piémontais, c'est un signe évident que la réconciliation avec Rome n'est pas en bonne voie. Il ne faudrait pas s'étonner que l'inspiration britannique poussât le gouvernement piémontais à de nouveaux actes d'hostilité contre l'Eglise et contre le Saint-Père. Le fait est qu'il y a recrudescence d'attaques et d'injures contre le gouvernement pontifical dans tous les journaux ministériels du Piémont. Serait-ce un jeu pour cacher le rapprochement et faire arriver sans bruit la réconciliation? En tous cas, la tactique est passablement scandaleuse, et la presse conservatrice du Piémont est digne de tous les éloges et même de toutes les subventions du ministère britannique.

La fête de l'Assomption s'est passée admirablement. La ville était illuminée dans les soirées du 14 et du 15. Le Saint-Père a assisté, selon son usage, à la chapelle qui s'est tenue dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, et il a donné ensuite, du haut de la loge, la solennelle bénédiction *urbis et orbis*. Deux bataillons français étaient rangés en bataille sur la place, et deux pièces d'artillerie française ont tiré les salves accoutumées. Malgré une chaleur accablante, une foule nombreuse s'était rendue à la cérémonie.

Paroisse de Québec.

Les catholiques de cette paroisse, au nombre de 1,166, dit le *Journal de Québec*, se sont assemblés dimanche, le 21, à l'issue d'un Office divin, pour présenter à leur digne curé, M. L. Proby, une adresse exprimant à la fois le chagrin profond que leur inspire son prochain abandon de la desserte de cette cure et leur

"Messieurs,

"Depuis que j'ai été nommé à la cure de

Notre-Dame de Québec, j'ai eu à refouler dans le fond de mon cœur de nombreuses peines attachées tout naturellement, sans doute, à une si grande desserte, et que la Providence semait sous mes pas pour éprouver ma constance.

"Mais je me hâte, après cette sombre réflexion, de vous donner l'assurance que vous n'y êtes pour rien, car vous ne m'avez jamais fait que du plaisir, jamais témoigné que de la bienveillance, de l'estime et de la confiance.

"Il ne serait pas à propos d'expliquer ici les motifs secrets de ma détermination. Mais, en cette circonstance, il me semble nécessaire de vous exprimer, que, parmi tous les sentiments qui ont pu agiter mon cœur dans le cours de ma carrière sacerdotale, il ne s'y est jamais mêlé un désir de rien faire contre la volonté de mes supérieurs. J'ai demandé, je n'ai pas exigé. Le prêtre dans ses rapports canoniques de subordination avec son évêque, accepte une grâce avec reconnaissance, comme il bénit la main qui lui impose un fardeau, lors même qu'il le juge au-dessus de ses forces. Tels ont été mes sentiments et mes principes, tels ils sont encore, tels ils seront toujours.

"Daignez accepter ma vive reconnaissance pour les sentiments flatteurs d'estime et de confiance que vous m'exprimez. Les liens qui unissent un pasteur à ses paroissiens sont d'autant plus nobles et plus forts qu'ils ont été formés par la main même de cette sainte et divine religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. En les considérant comme issus de cette source, ils nous deviennent infiniment chers, et c'est ce qui explique la peine d'éprouver que nous éprouvons aujourd'hui en les voyant se briser.

"Vous me priez de vous continuer mes soins spirituels, et vous me promettez votre assistance dans les œuvres attachées à la charge curiale.

"Messieurs, la chose ne dépend plus de moi; j'ai demandé un autre poste, il m'a été accordé; ma volonté est liée. D'après les principes que je vous ai expliqués plus haut, vous comprendrez que je suis aux ordres de mes supérieurs et que je ne refuserai jamais un fardeau quand il leur plaira de me l'imposer.

"Du fond de la campagne où je vais aller évangéliser sur un autre théâtre, je rappellerai toujours à ma pensée votre cordiale affection pour une personne, votre zèle pour la gloire de l'Eglise et l'empressement généreux avec lequel vous avez secondé mes efforts pour l'établissement d'un hospice de charité dans la ville. Je prie le ciel de vous préserver de toute peine, de favoriser constamment vos entreprises et de répandre à grands flots ses bénédictions sur vous et sur vos familles."

Politique locale.

La démission des membres restant de l'exécutif canadien, est maintenant un fait accompli auquel la retraite anticipée de M. M. Baldwin et Lafontaine prête une signification ordinaire. La reconstitution du cabinet devenant indispensable, les ministres ont dû se retirer de charge et remettre leurs portefeuilles à la disposition de Son Excellence. On a dit que M. Hincks serait chargé de la réorganisation du cabinet.

Elections générales.

Dans un grand nombre de collèges électoraux de la province, des candidats se mettent activement en campagne avec des chances de succès diverses selon la qualité des solliciteurs nouveaux ou celle des conventions occultes qui prévalent de loin les candidatures. Le temps ne saurait être maintenant où l'esprit réel des localités et les tendances du travail secret qui s'opère en bien des endroits deviendront plus manifestes. Le Haut-Canada voit se poser et sera bientôt se résoudre entre les concurrents qui s'y disputent la popularité la question de savoir qui l'emportera, du libéralisme, du conservatisme-ultra, ou du "clear-gritisme" que jusqu'ici rien n'a contenté. Parmi nous, la partie est pas aussi compliquée; il y a seulement à voir quel succès positif obtiendra la démocratie systématique qui veut entreprendre le libéralisme et réaliser, elle seule, à la lettre et jusqu'à son dernier mot, le programme du bien-

(A continuer.)

père, et avec quelle valeur, quel courage héroïque et désespéré, son fils Henry avait combattu en Vendée, pour la cause perdue de la royauté décapitée.

Pendant que le comte de Vermond et les personnages influents du parti royaliste entonnaient le marquis, Mme De Vermond avait placé sur un divan, à côté d'elle, Mlle De Savernay autour de laquelle s'était formée, tout aussitôt un cercle de jeunes femmes.

C'est que la vie actuelle touchait encore de trop près à ces haines, à ces persécutions, à ces assassinats, pour que l'intérêt inspiré par les victimes des terroristes fût entièrement éteint; c'est que les blessures étaient trop saignantes pour que les cicatrices n'en fussent pas encore visibles à tous les yeux, et ne fissent pas palpiter tous les cœurs. Ceux qui avaient survécu s'haïssaient à l'égal de frères.

N'est-ce pas Mlle De Savernay dont j'ai tant entendu parler—dit une vieille duchesse en se penchant vers Mlle De Vermond—qui fut condamnée par le tribunal révolutionnaire, et que chacun à une morte si longtemps?

C'est elle-même, elle a bien souffert, allez! Pauvre petite! Dieu lui doit des jours meilleurs pour effacer une si cruelle jeunesse.

Chaque chose chuchottait et parlait bien bas pendant que tous les yeux étaient fixés sur Mlle De Savernay.

C'est, dit-on, le plus miraculeux événement qui se puisse imaginer, dit une autre. Combien il serait intéressant d'en entendre le récit de sa propre bouche!

Ne serait-ce pas renouveler bien de poignantes douleurs?

On dirait que ses yeux ne voient plus qu'à travers des larmes, tant son regard est humide et voilé.

Toutes ces paroles se pressaient, se confondaient pour ainsi dire les unes avec les autres et arrivaient aux oreilles de Mlle De Savernay comme un murmure sympathique et touchant.

La comtesse de Vermond se pencha vers elle:

J'espère, ma chère enfant, lui dit-elle, que vous ne vous méprenez pas sur le sens et la portée des sentiments que vous inspirez. Ce n'est pas, croyez-le bien, une vaine curiosité, mais un sentiment de profond et vif intérêt pour la jeune fille courageuse qui a partagé tant de dangers et touché deux fois de si près la plus affreuse des morts.

La volonté de Dieu m'a sauvée, dit Jeanne, car c'était bien Jeanne de Savernay que nos lecteurs ont suivie pas à pas dans son amère et cruelle jeunesse, la pauvre Jeanne qui avait tant pleuré, tant souffert, et que la providence avait deux fois arrachée aux sanglantes saturnales de la révolution.

Mme De Vermond lui prit les mains, et les serrant dans les siennes:

Nous vous en prions toutes ici, faites nous, chère enfant, le récit de ce merveilleux événement au quel vous devez la vie.

Comme tous les bienfaits que la providence nous envoie, reprit Jeanne doucement, il est resté pour moi un profond mystère; je n'ai

pas cherché à comprendre; j'ai joint les mains et j'ai remercié Dieu.

La jeune fille, après ces quelques mots prononcés, se tut; sa physionomie avait pris une expression de tristesse indéfinissable, et sa pensée, reportée tout à coup à ces cruelles heures de souffrances et de mort, s'était remplie de larmes.

Oh! dit-elle, en serrant étroitement la main de Mme De Vermond, ce sont là d'affreux souvenirs, et le cœur saigne d'y penser seulement! Six années me séparent de cette heure terrible, et j'en reviens encore tous les affreux détails. Nous avions tous comparu devant le tribunal révolutionnaire. A côté de moi était ma pauvre compagne du couvent, Anaïs De Préville, et derrière nous, nous tenant pour ainsi dire toutes deux dans ses bras, le digne et généreux Dupuis, que son dévouement pour moi traitait à l'échafaud. Pauvre Dupuis!... Pauvre Anaïs!...

Pendant qu'elle parlait, le front de Jeanne s'était incliné sur sa poitrine et on voyait des larmes glisser le long de ses joues.

Pauvre Dupuis!... reprit-elle une seconde fois, après un court instant de silence; il allait à la mort pour que nous fussions toujours ensemble, et la mort nous a séparés!... Au sortir du tribunal, nous marchions dans un corridor voûté, étroit et sombre; autour de nous des geoliers et des gardarmes; oh! qu'ils étaient cruels ces hommes, et que Dieu leur pardonne, à eux qui n'avaient pas pitié de cette dernière heure du condamné et qui l'insultaient par les plus atroces railleries! A un endroit plus som-

bre encore que les autres, où le corridor, je crois me le rappeler, faisait un coude, je me sentis tout à coup violemment saisi par l'épaule; une main se posa sur ma bouche, étouffant un cri de terreur qui allait m'échapper. Ce qui se passa, je n'en sais rien; mais j'entendis comme le bruit d'une porte qui se referme doucement, et une voix qui me disait tout bas:—"Silence!... silence!..."

J'étais dans une espèce d'enfoncement dont je touchais de mes deux mains les parois opposées, et, morte d'épouvante, retenant malgré moi le souffle de ma respiration, je sentais tout mon corps qui tremblait; je fusse tombée si je n'avais été retenue par les murs dont l'humidité me glaçait. Cependant, Dieu m'est témoin que je n'avais pas peur de mourir! J'entendais s'éloigner lentement les pas de mes compagnons de supplice. Peu à peu, tout devint silencieux... Quel horrible silence!...

Et Mlle De Savernay, brisée par l'émotion de ce récit qui la rejetait dans le passé, ne pouvait comprimer un tremblement nerveux.

Pauvre enfant! dit Mme De Vermond en la pressant dans ses bras, combien vous avez dû souffrir!

Toutes les têtes étaient penchées vers la jeune fille, et l'on voyait tous les visages mouillés de larmes.

Jeanne releva son visage qui était pâle.

"Je ne sais combien de temps s'écoula. J'avais entendu comme un grondement de tonnerre, j'ai eu depuis que c'était le départ

des fatales charrettes qui, depuis le matin, stationnaient déjà dans la Cour. Je restai encore bien longtemps seule; enfin, des pas venus de l'extrémité du corridor semblèrent s'approcher du lieu où j'étais. Mon cœur battit, mon sang se glaça! Un instant après la porte s'ouvrit et un homme entra. Il avait une lanterne sourde sous ses vêtements.

"Vous n'avez point fait de bruit, me dit-il, d'une voix rude."

Non, repris-je en tremblant, et j'ajoutai bien bas: C'est vous qui m'avez sauvée!

"Oui."

"Pourquoi?" ne pus-je m'empêcher de lui dire en voyant l'expression dure et farouche de son visage.

"Qu'est-ce que ça vous fait! me répondit-il. Je vous ai sauvée; c'est une bonne action, et cela doit porter bonheur. Voilà tout!"

Oh! oui! dis-je en joignant les mains, une bonne action porte toujours bonheur, et si vous avez un enfant qui soit malheureux et qui souffre, Dieu se souviendra de ce que vous avez fait et il le protégera.

Le visage de cet homme changea tout à coup, et je vis à la lueur de la lanterne qu'il tenait à la main passer sur ses traits une lueur subite de douce justice.

"N'est-ce pas?... n'est-ce pas?... dit-il... Puis il ajouta d'une voix sourde, en se frottant la poitrine. Vous avez dit le seul mot qui peut arriver là..."